

L'inquiétude permanente

On ne se trouve certes pas dans la meilleure conjoncture possible où se réclamer d'une certaine radicalité. J'allais pourtant user de ce terme pour qualifier la position d'un auteur qui, tout au long de son œuvre, c'est-à-dire pendant presque soixante années, est demeuré fermement attaché à une méthode – celle de la psychanalyse freudienne – sans que cela l'empêche de faire des contributions importantes et originales au champ que la méthode délimite. J'aurais donc parlé dans son cas de radicalité au sens où il s'agit d'une œuvre qui puise à la racine même de la psychanalyse. Or, comme le terme a, par ces temps confus, mauvaise réputation, je me résous, sans pourtant accuser aucune perte, à parler plutôt de « psychanalyse originaire ». Cela, pour évoquer une couche génératrice, jamais épuisée, de pensées et de pratiques ayant les qualités essentielles de ce qui, avec Freud, a fait brèche en son temps dans le domaine de la psychologie de la conscience.

La psychologie au temps de Freud était certes vivante, mais à ne s'en tenir tautologiquement qu'aux phénomènes conscients – sans disposer, pas plus qu'aujourd'hui d'ailleurs, d'une quelconque théorie valable de la conscience – on pourrait dire qu'elle somnolait d'un sommeil dogmatique. Aujourd'hui, plus d'un siècle de psychanalyse s'étant écoulé, un autre sommeil menace : un sommeil dont la psychanalyse « originaire » comme la pratique et la pensée Michel de M'Uzan est susceptible de nous réveiller. C'est un sommeil dans lequel la psychanalyse tombe inévitablement, par cycles, lorsque s'empare de ses praticiens ce qu'on pourrait appeler la fatigue métapsychologique. J'entends par là une tendance qui guette toujours et qui pousse la psychanalyse à se fixer en diverses « psychologies psychanalytiques » lorsqu'il semble trop risqué ou pas assez scientifiquement respectable de recourir à la « sorcière métapsychologie », comme l'appelait Freud. Les acquis de la psychanalyse se laissent alors baliser par un certain nombre de repères apparemment plus consensuels, plus facilement partageables parce que plus à distance de l'expérience inquiétante d'une psychanalyse radicale ou originaire. Au regard de ce qui se développe en termes de pratiques parfois « manuelisées », la métapsychologie apparaît certes plus risquée, plus spéculative, moins recevable dans les champs de recherche cliniques où ne vaut que le mesurable. À se demander quelle conception on se fait de l'inconscient si on n'a pas admis que nul n'y a accès, au vu même de sa pertinence clinique avérée, sans une part assez grande de spéculation.

Ces « psychologies psychanalytiques », c'est-à-dire ces dérivés de la psychanalyse qui ont en quelque sorte atterri sur le terrain d'une pratique et d'une théorisation plus consensuelles, présentent sans doute un intérêt pratique, favorisant une extension du domaine du soin psychologique, et pourquoi pas ? Sauf qu'en sacrifiant l'aspect déroutant de la psychanalyse originaire, tout le problème sera de savoir maintenir sa capacité générative, là où les psychologies dérivées (psychologies du moi, du soi, de la relation d'objet, empathiques, etc.) se consolident en pratiques plus ou moins secondarisées.

C'est précisément sur la crête mouvante de la psychanalyse originaire que se tient la pensée de Michel de M'Uzan, offrant à qui fréquente cette œuvre, l'aperçu de ce qui reste vif dans le creuset freudien pourvu qu'on ne cède pas à la dite fatigue métapsychologique. Michel de M'Uzan est en effet de ces analystes qui ont démontré au cours des décennies combien les fondations doctrinales jetées par Freud étaient solides et permettaient de soutenir une pratique inventive tant dans le champ de la cure « classique » que dans des domaines qui n'étaient pas inclus dans son projet de départ. Une pratique doublée d'une théorisation qui, fidèle à l'élan freudien quant au fond, inventait elle aussi de nouveaux outils de pensée généralisables au-delà des domaines cliniques dont ils étaient extraits. On aura compris que je pense ici, par exemple, à la pratique de Michel de M'Uzan en psychosomatique psychanalytique ou à celle avec des patients en phase terminale de maladies incurables, et à tout ce qu'il en a rapporté en termes de théorisation. Dans *L'inquiétude permanente*,

son plus récent livre, le lecteur pourra une fois de plus faire l'épreuve de l'originalité et de la rigueur de pensée de Michel de M'Uzan, mais tout autant se faire surprendre.

Si je parle de radicalité ou de psychanalyse originaire, c'est que ce ne sont pas tous les analystes qui oseraient affirmer, comme le fait de M'Uzan, que la psychanalyse peut, d'une part, se réclamer du « domaine scienti-fique des frontières indéfinies » (p. 73) et que d'autre part elle doit assumer non pas une mais deux responsabilités : « (...) à côté de celle qui propose d'accéder à une maîtrise du pulsionnel tout en accordant un maximum de satisfaction avec la réalité (...) une autre responsabilité, d'une importance capitale lorsqu'on a en vue le plus authentique de l'être, le dégageant de son plus intime, le plus primordial, celle de permettre, d'assurer au sujet la possibilité d'accéder à l'inquiétude permanente. » (p. 110.) Les deux assertions citées sont d'ailleurs solidaires entre elles, puisque l'inquiétude permanente dont il est question consiste à « (r)ejoinde ce point où on doit reconnaître le caractère incertain, et même plus ou moins secrètement durable, incertain et aléatoire des frontières entre tous les ordres... » (*ibid.*).

Cette notion d'inquiétude permanente peut en troubler plus d'un, mais il reste qu'elle me semble venir se poser, en un vis-à-vis nécessaire, en face de ce qui sous la plume de Winnicott s'est brièvement appelé « stade du souci (ou de la préoccupation) » (*Stage of Concern*) ». Par cette expression, Winnicott avait souhaité rebaptiser la « position dépressive » de Melanie Klein, mais il avait abandonné ce projet dans le texte même où il introduisait les termes. Au lieu du souci pour l'objet, l'inquiétude permanente est, chez de M'Uzan, celle qui concerne le sujet lui-même. Or, à la réflexion, on s'aperçoit qu'il serait vain d'attendre du sujet un souci pour l'objet à moins que les assises du sujet lui-même ne soient suffisamment souples pour véritablement permettre cette attention à l'autre.

On peut dire que de M'Uzan avait planté le décor de cette complémentarité entre souci pour l'autre et inquiétude permanente du/pour le sujet lui-même quand, dans un texte de 2003, il avait écrit sur une manière d'être avec l'autre qui « ne peut advenir (...) que lorsque les frontières identitaires se sont suffisamment altérées, que le dedans et le dehors tendent à se confondre, et qu'ont été réduits autant que nécessaire, ou souhaitable, ou possible, les fonctionnements secondarisés de l'esprit. » (*Aux confins de l'identité*, p. 106). Il parlait alors de la disposition dans laquelle doit se mettre l'analyste, c'est-à-dire dans un certain état de déperson-nalisation. Mais ce même thème de la dépersonnalisation affleure, bien entendu, tout autant dans la question de l'inquiétude permanente de tout sujet, comme une capacité acquise à des degrés divers au cours d'une analyse, et qui est celle où « Je doit pouvoir se reconnaître comme autre », comme le précise Murielle Gagnebin dans le Glossaire qui complète cette collection de travaux récents (voir plus loin).

De M'Uzan nous avait en quelque sorte déjà introduits à cette manière de poser les responsabilités de la psychanalyse lorsque, dans ses ouvrages précédents (*De l'art à la mort*, *La bouche de l'inconscient*, *Aux confins de l'identité*), il nous avait présenté la pensée paradoxale, le double, le jumeau paraphrénique, le spectre d'identités... Il franchit ici un pas de plus vers l'explicitation de ce que la psychanalyse a de vraiment différent par rapport à toute autre discipline plus ou moins apparentée. Ici, la maîtrise du pulsionnel ne signifie donc pas l'apaisement béat du vivant qui palpète. La capacité acquise au terme d'une analyse de tirer une satisfaction accrue de l'existence ne signifie pas l'enveloppement dans une identité « béton »; tout au contraire, affirme de M'Uzan, il s'agit d'assumer une fluidité de l'être, et la possibilité de se savoir doté d'une gamme, d'un spectre d'identité plutôt que de s'emmurer dans quelque vérité finale sur soi.

Si la chimère psychologique, le jumeau paraphrénique et autres vacillements identitaires se retrouvent évoqués à nouveau dans *L'inquiétude permanente*, c'est d'appartenir à un répertoire conceptuel qui se comporte comme un ensemble organique dans lequel l'analyste peut se repérer tout en découvrant ou re-découvrant des idées qui redonnent à la psychanalyse son tranchant, son

aura inquiétante d'origine. Par exemple, l'idée que l'inquiétante étrangeté n'est pas seulement un phénomène psycho-pathologique, qu'elle n'est pas « celle que vous croyez », si je paraphrase le titre d'un des chapitres. Même chose pour les phénomènes de dépersonnalisation, dont il réaffirme ce qu'il a maintenu depuis très longtemps : qu'ils peuvent « se produire sans être accompagnés d'angoisse, mais plutôt d'une certaine exaltation, comme on l'observe lors d'activités dites créatrices, ou lors d'exercices sportifs entièrement maîtrisés » (p. 104.).

Pourtant, à première vue, ce que Michel de M'Uzan introduit avec plus d'insistance dans ce livre, le « *vital-identital* », pourrait sembler nous ramener vers un stade ancien de la théorisation freudienne, puisqu'il donne toute son importance à ce qui renvoie, en quelque sorte, à l'auto-conservation. Sauf que le changement d'appellation n'est pas que cosmétique. En introduisant l'« *identital* » - qui rime expressément avec le « *sexual* » proposé par Jean Laplanche -, M. de M'Uzan porte au contraire le couteau, comme aurait dit le même Laplanche, à l'intérieur même du domaine de l'autoconservation. Celle-ci, reléguée au statut de programme biologique, n'en comporte pas moins le long de son axe des points d'inflexion, des phases critiques, où un certain nombre de « tâches », certes prévues dans le dit « programme », mais qui exposent le sujet aux effets de la rencontre avec l'autre. Je pense par exemple à l'acquisition de l'identité et de son double (jumeau paraphrénique), ou à la structure d'accueil offerte à la séduction originaire. J'y reviens à l'instant.

Ce recueil, faut-il préciser, est accompagné d'un formidable outil : un Glossaire établi par les soins de Murielle Gagnebin. Choix judicieux que de procéder ainsi par un glossaire, puisqu'il a l'avantage de nous orienter à propos de concepts qui peuvent sembler déroutants à qui n'aurait pas suivi « en temps réel », comme on dit de nos jours, le développement constant de la pensée de M. de M'Uzan. Judicieux aussi parce que, une fois brièvement instruit de la teneur des concepts, le lecteur est ensuite dirigé vers les principaux textes où ceux-ci ont pris forme.

Judicieux encore en ce qu'au lieu de fermer en un système circulaire la pensée de M. de M'Uzan, chacun des termes de ce glossaire indique tant les recoupements que les points qui invitent à la continuation de la recherche. Ainsi, des phénomènes comme celui du double ou du jumeau paraphrénique, se révélant dans des situations particulières de l'existence et n'appartenant pas, selon M. de M'Uzan, au registre pulsionnel, ne cessent de nous interroger quant aux complexités du *vital-identital*, là où la théorie classique avait tout simplement rangé l'autoconservation à la périphérie du champ proprement psychanalytique. Alors même que M. de M'Uzan se dit en plein accord avec Laplanche quant à la théorie de la séduction généralisée, il reste qu'il réintroduit ainsi l'autoconservatif, mais en lui donnant une toute autre portée que celle que lui concédait Laplanche. Et il m'apparaît clair que la question ne se résout pas en un ou bien/ou bien entre ces deux pensées, mais qu'elle ouvre au contraire sur plusieurs autres interrogations, notamment avec la notion d'« énergie sans qualité » qui serait propre au vital et qui se révèle cliniquement chez ceux que M. de M'Uzan avait baptisés « les esclaves de la quantité ».

Le point de vue économique, que l'auteur réaffirme comme axe majeur de la métapsychologie, est ainsi souligné alors même que M. de M'Uzan continue de récuser la pulsion de mort. L'utilisation que fait M. de M'Uzan du point de vue économique est pourtant, à mes yeux, des plus conséquents avec la théorie d'un fonctionnement « au-delà du principe de plaisir ». Comme quoi, au vu de l'usage conséquent que M. de M'Uzan fait de la pensée freudienne, il nous reste à creuser, au-delà de la terminologie, des concepts trop facilement considérés comme établis et ne pas brandir à la légère des termes qui, trop vite adoptés, se comportent trop souvent comme des slogans.

En faisant un inventaire assez exhaustif des termes et concepts originaux introduits par M. de M'Uzan, Murielle Gagnebin fournit donc non seulement un outil précieux pour mieux s'orienter dans l'œuvre, mais aussi des socles à partir desquels soulever de nouvelles questions de recherche.

Le livre s'ouvre sur le thème de *L'artiste et son enfer*, et nous sommes conviés aux problèmes de l'écriture psychanalytique avec de larges extraits d'un entretien de J.-B. Pontalis avec M. de M'Uzan. Ce dernier nous convoque ensuite à considérer la « pathologie de la créativité » et le « saisissement créateur », thème ayant déjà fait l'objet d'un colloque et d'une publication *ad hoc*. En revenant sur le problème de la création artistique et littéraire, M. de M'Uzan nous montre combien ce que j'appelle la psychanalyse originaire trouve ses applications diverses sans pourtant devenir une « psychanalyse appliquée ».

Ainsi, les problèmes de l'identité et de ses ébranlements, de la quantité et de ses destins traversent aussi les questions de créativité. En les retrouvant ainsi dans ses interventions variées, nous constatons que Michel de M'Uzan retravaille sans cesse des thèmes qui, pour familiers qu'ils puissent nous sembler, nous « saisissent » à notre tour. D'ailleurs, en cours de lecture, ils nous procurent de temps à autre quelque chose de l'expérience même qu'ils relatent. Ils tracent la silhouette d'une psychanalyse en tant qu'objet de recherche passionnant parce qu'inquiétant, à moins que ce ne soit l'inverse.